

**LE SENS DE L'HONNEUR,  
VALEUR SOCIALE ET SENTIMENT PERSONNEL  
(Discours de M. Pierre Messmer, Chancelier de l'Institut,  
à Marseille, le mardi 3 septembre 2002)**

Monsieur le Préfet, Monsieur le Président,  
Messieurs les Officiers généraux,  
Mes chers amis,

Le Bicentenaire de l'Ordre de la Légion d'Honneur que nous célébrons cette année 2002 est un temps privilégié pour nous interroger sur cette valeur au charme désuet qu'est l'honneur. Quand nous lisons sur les drapeaux la devise « Honneur et Patrie » inscrite aussi au revers des croix de la Légion d'Honneur, nous sommes ramenés à un monde familier aux hommes de ma génération, mais qui semble étranger aux préoccupations contemporaines.

On a tendance à dire que le sens de l'honneur est en voie de disparition dans nos sociétés, sans parler de celui de la patrie. Le constat est confirmé si l'on s'en tient à l'emploi du mot, disparu du vocabulaire courant, sans pour autant être devenu obsolète. Cette désaffection actuelle s'explique sans nul doute par l'usage idéologique qui en a été fait dans les siècles passés et qui lui donnent un parfum vaguement réactionnaire. Il connaît de ce point de vue un sort similaire à celui qui risque d'entacher l'image de Jeanne d'Arc, quand des factions extrémistes tentent de l'accaparer.

La Légion d'honneur est un ordre de chevalerie, héritier des ordres de l'ancien régime, Saint Esprit, Saint Louis en France, Toison d'or, Jarretière, Ordre du Christ à l'étranger et précurseur des ordres innombrables qui ont été créés au XIXe et XXe siècle, par les pays indépendants. Mais rares sont ceux qui se réfèrent à l'honneur.

Après un millénaire d'histoire, le mot « honneur » recouvre un grand nombre de significations diverses, qui en brouille la compréhension. Des arguties du point d'honneur cornélien aux honneurs que l'on reçoit souvent avec une feinte modestie, du Code de l'honneur qui dicte la vendetta à l'honneur du travail bien fait ou au respect de la parole donnée, parole d'honneur, les significations se chevauchent, se croisent et rendent le sujet difficile à saisir et, plus encore peut être, à exposer.

Un bref rappel étymologique rappellera comment s'est constituée en Occident la notion d'honneur. *L'honor*, c'est tout d'abord, dès l'époque carolingienne, un bien donné par le souverain en échange d'un service rendu. Il s'agit d'une récompense d'abord viagère, puis héréditaire. De cette époque, le mot garde encore son acception matérielle, quand, par exemple, on « rend les honneurs » à quelqu'un. Toutefois, dès le XI<sup>e</sup> siècle, avec le développement de la chevalerie, la notion morale d'honneur fait son apparition dans le lexique français. Dans la *Chanson de Roland*, composée vers la fin du siècle, si « honneur » signifie toujours « fief » et « prestige », il commence à se dégager comme cette qualité particulière qui s'oppose à la honte. « *J'aime mieux mourir que choir dans la honte* » s'écrie Roland à Roncevaux. Sens que l'on retrouve, quelques années plus tard, dans la *Chanson d'Antioche*, sous la forme suivante : « *Qui plus creint mort que honte n'a droit en seignorie* ».

Ainsi apparaît l'honneur tel que nos sociétés l'ont compris et tel que les moralistes l'ont construit au fil des siècles, jusque dans sa forme héroïque qui lui subordonne la vie elle-même. Pourtant, cette définition nous dit finalement peu de choses sur ce qu'est l'honneur, si ce n'est de manière négative : l'honneur est cet effort de l'homme pour maintenir intacts l'estime que les autres ont de lui et qu'il a de lui-même. Sans le travail de la honte et de l'infamie, l'honneur ne serait qu'une abstraction.

Cette première définition à laquelle l'examen historique nous a conduit appelle trois réflexions :

- L'honneur est un effort, c'est-à-dire une force, une puissance, ce qui lie la notion de façon inéluctable à l'action. L'honneur est à conquérir, mais surtout à défendre. Comme le disait Boileau, il s'agit d'une « île escarpée et sans bords » ; « on n'y peut plus rentrer dès qu'on est dehors » (Satire X).
- L'honneur est une valeur collective, puisqu'il dépend de l'estime que l'on a de vous. Les actes d'honneur n'existent que reconnus comme tels par un groupe de gens partageant des valeurs communes. Tel est le cas, en principe, de la Légion d'Honneur.
- L'honneur est en même temps un sentiment individuel, subjectif qu'exprimait Blaise de Monluc dans la formule célèbre de ses commentaires : « *Nos vies et nos biens sont à nos rois. L'âme est à Dieu et l'honneur à nous. Car sur mon honneur mon roi ne peut rien* ».

La complexité de l'analyse du sens de l'honneur ne dépend pas seulement de la stratification des significations au cours des siècles. Elle dérive de la nature de l'objet étudié. Nous sommes, en effet, parvenus à l'exposé d'un paradoxe, en affirmant conjointement le caractère collectif et individuel du sens de l'honneur, qui peut s'exprimer par une aliénation totale de l'homme vis-à-vis du groupe, au même instant qu'il serait le signe de l'ultime liberté de chacun de nous vis-à-vis du monde. Tel est le cas du soldat qui choisit de mourir plutôt que de se rendre ou du marin qui refuse de quitter son navire qui va sombrer. De même, en l'ayant défini comme ce qui éloigne le calice de la honte, nous nous trouvons confrontés à un autre problème : l'honneur peut recouvrir des actions dont l'évaluation morale est des plus contrastée, puisqu'elles vont du don de soi au meurtre.

L'honneur est, dans son essence, une notion ambiguë. Prenons-en un exemple, choisi - cela vous étonnera-t-il ? – dans les événements qui ont marqué l'histoire de notre pays il y a soixante ans. Lucien Febvre, en inaugurant le cycle de cours qu'il donna à partir de 1946 au Collège de France sur la devise

« Honneur et Patrie », citait deux groupes de jeunes hommes, qui, en 1942, agissaient selon leur honneur : ceux qui tombaient dans le désert saharien, fidèles à une certaine idée de la France, et d'autres qui, dans les ports de Méditerranée, demeuraient fidèles à la discipline jusque dans la mort. A leur sujet les mêmes accents se faisaient entendre à Londres et à Vichy, échouant même à Paris sur les lèvres de Drieu La Rochelle, juste avant de mettre fin à ses jours, en 1945, lui qui affirmait : « *J'ai joué et j'ai perdu. Je mérite la mort. Soyez fidèles à l'idéal de la Résistance comme je le suis à celui de la Collaboration* ». C'est sans doute cela que l'on nomme une époque tragique.

L'honneur serait donc une force bien moins innocente que ce que l'on en dit d'ordinaire. Mérite-t-il même tant d'honneurs ?

Examinons, en effet, les pratiques qui furent celles des sociétés régies par un Code de l'honneur strict. Il faut remarquer tout d'abord qu'elles furent et restent avant tout des sociétés sans droit positif, sans Etat, quel qu'en soit la forme, sans justice.

Dans son roman *Qui a ramené Doruntine ?*, Ismaïl Kadaré narre une histoire bien étrange. A la fin du XVe siècle, alors que l'Albanie semblait sous le joug ottoman malgré la résistance de Skanderbeg, une jeune fille est ramenée de nuit chez sa mère par un cavalier mystérieux. Le livre dévoile peu à peu qu'il ne peut s'agir que de son frère, mort quelques années auparavant sans avoir accompli la promesse qu'il avait faite d'arracher sa sœur à la demeure étrangère de son mari. Ce roman est, en fait, une allégorie de l'apparition de la Kanoun, cette loi familiale très stricte qui fut la seule à s'appliquer dans les montagnes albanaise jusqu'à un passé très proche.

L'Albanie n'a pas le privilège de tels codes. Relisons les nouvelles corses de Mérimée, en pensant qu'aujourd'hui encore les langues sont liées même s'il s'agit de dénoncer un assassin. Point n'est besoin de remonter aux récits des Temps mérovingiens et à l'antique « faide » ; arrêtons-nous dans ce berceau de la

civilisation que fut la Florence humaniste. Les nobles s'y montrent, selon les contemporains, acharnés à la vengeance d'une offense commise. « *Nul, si ce n'est un offensé, ne sait quelle douce chose est la violence* » écrivait Boccace. Et les formes prises par ces représailles peuvent être d'une sauvagerie déconcertante, selon le témoignage de saint Antonin, évêque de la ville jusqu'en 1459 :

*« Il faut blâmer ceux qui, mus par la cruauté ou l'esprit de parti, ne permettent pas que les corps de leurs adversaires soient ensevelis, mais les déchirent et les dépècent. Parfois même, ils mangent leurs cadavres, plus cruels en cela que les bêtes sauvages et les chiens enragés ! »*

Il s'agit là peut-être des exagérations propres au polémiste. Il n'en reste pas moins que le sens de l'honneur peut mener à des actes que nous ne saurions qualifier que de barbares. Les temps changent, me direz-vous, et les sensibilités aussi. Alors, tournons nos yeux vers les faits divers qui relatent des événements qui se déroulent souvent dans les cités de nos banlieues : règlement de comptes entre bandes rivales après une insulte, tentative de meurtre par un enfant de 12 ans pour venger l'honneur de sa sœur qui en a huit... Le sociologue David Lepoutre a montré dans son ouvrage *Cœur de banlieue* à quel point la quête et la défense de l'honneur y étaient une préoccupation constante et combien de violence pouvait engendrer cette attention portée à la réputation. Le sens de l'honneur et l'insécurité, ce pourrait être un sujet de réflexion d'une grande actualité. Mais, au fond, il faudrait se souvenir de la lutte de la monarchie contre les duels, pour bien se rappeler que l'honneur peut être une force socialement subversive.

Voilà qui pourrait passer pour un portrait à charge, pour une valeur que nous continuons de respecter et de cultiver. Peut-être bien... Je ne serais toutefois pas le premier à suivre cette voie. Les grands moralistes chrétiens ont dénoncé l'honneur du monde, à commencer par Bossuet, qui lui consacra, en 1660, un sermon demeuré célèbre, puisque, se tournant vers le Grand Condé dont il venait de remarquer la présence, il clama : « *Parais donc ici, ô honneur du*

*monde, vain fantôme des ambitieux et chimère des esprits superbes... Je t'accuse de flatter la vertu et de la corrompre, de déguiser le vice et de lui donner du crédit en le déguisant aux yeux des hommes, d'attribuer aux hommes ce qui appartient à Dieu ».*

Les rapports de l'honneur et de la vertu sont un grand classique de la réflexion chrétienne d'abord, politique ensuite.

Je ne m'étendrai pas sur le second point, tant est connue la distinction faite par Montesquieu dans l'Esprit des Lois entre l'honneur, principe des monarchies, et la vertu, principe des républiques. Je me permettrai cependant de corriger au passage la mauvaise interprétation qui trop souvent en est faite. Montesquieu ne dit pas que les sujets des rois sont des hommes d'honneur, mais que le principe de gouvernement des monarchies dépend de la recherche des honneurs que le monarque peut dispenser. Ainsi s'écroule l'objection de Voltaire qui se référait, pour répudier la pertinence de l'analyse, au mot de Philippe d'Orléans, définissant le courtisan comme un homme qui n'a « ni humeur, ni honneur ».

La lecture des moralistes chrétiens, quant à elle, peut s'avérer d'une grande importance pour notre propos. Le thème est déjà abordé et exposé avec clarté par Thomas d'Aquin dans la deuxième partie de la *Somme théologique* (IIa-IIae, qu. 145). Il y conclut que l'honneur est différent de la vertu, même s'il ne lui est pas antagoniste. Alors que la vertu est essentielle à l'être, l'honneur est extérieur, lié à l'image de soi. Ainsi, l'honneur est une valeur que l'on pourrait qualifier d'esthétique, mais non d'éthique. Cela explique les ambiguïtés que nous avons relevées précédemment et l'impossibilité qu'il semble y avoir à fonder une morale simple sur la notion d'honneur.

Si le beau n'est pas nécessairement ennemi de l'honnêteté, il le devient dès que l'on en fait une idole. Tel est le message de Bernanos à la fin du *Dialogue des Carmélites*. Alors que le prêtre réfractaire apprend à mère Marie de l'Incarnation

qui avait prononcé le vœu de martyr, que ses compagnes sont toutes condamnées à mort, elle n'est capable que d'une seule parole : « *Je suis déshonorée* ». Interprète de la Providence, le prêtre lui répond :

*« Voilà le mot que j'attendais ! Oh ! je ne le condamne pas ! Il est bien chez vous le cri de la nature à l'agonie. Voilà le sang, oui, voilà le sang que Dieu vous demande, et qu'il vous faut verser ! Vous auriez donné avec joie celui qui coule dans vos veines, vous l'auriez versé comme l'eau. Mais chaque goutte de celui-ci vous arrache plus que la vie ».*

Dieu peut donc réclamer qu'on lui abandonne jusqu'à son honneur, comme en ont fait l'expérience tant de saints et de saintes, telle sainte Françoise, noble romaine du XVe siècle, choisissant de parcourir les rues en mendicante, au grand dam de sa belle-famille qu'elle déshonorait.

De même que l'honneur n'est pas une valeur politique car il peut mettre en cause le lien social ou l'autorité établie au nom de groupes restreints et de valeurs différentes, de même il n'est pas une valeur proprement spirituelle, l'honneur chrétien n'étant rien sans la crainte de Dieu.

Vous seriez-vous trompés en m'invitant aujourd'hui, moi qui, depuis un quart d'heure, traque, en différents temps et en différents lieux, les caractères pervers de l'honneur, au lieu de célébrer les grandes âmes, en citant Alfred de Vigny ou Charles Péguy et en vous entretenant de nos frères tombés au champ d'honneur ? Je ne le crois pas. Mon but était de rompre avec le discours classique qui est son plus sûr fossoyeur, afin de mettre en lumière une image de l'honneur que les jeunes générations puissent porter en leur cœur.

Dans le cadre d'une éthique chrétienne, le témoignage du pasteur Stewart mérite l'attention. Ayant été visiteur de prisons pendant de longues années, il relate : « *J'ai rencontré des jeunes condamnés à de lourdes peines. J'ai toujours été impressionné par leur sens de l'honneur. C'est une façon de s'affirmer vis-à-vis des*

*autres, par la force, par la virilité, l'impassibilité et la résistance à la douleur. Celui qui se sentait blessé dans son identité personnelle, familiale ou ethnique, avait besoin pour vivre, pour survivre, de répondre à la violence par une autre violence. Il m'est arrivé de leur faire valoir qu'il y avait une autre possibilité que la violence de tenir debout devant les autres, de proposer un autre type de relation à l'adversaire que de le dominer ou l'estourbir. Certains se sont laissés convaincre.*

*« Tendre l'autre joue apparaissait comme le comble du déshonneur. Mais cela veut dire que l'on ne rompt pas la relation, on l'assume, on affronte l'autre, on reste debout devant lui, quitte à recevoir une autre baffe. Si je renvoie une autre gifle plus forte, je vais dire : J'ai gagné ; l'autre : J'ai perdu. La relation est rompue. L'honneur n'est pas rompre une relation, c'est de la sauver.*

et le pasteur de conclure :

*« Je crois au retournement de tous les codes par le Christ. Le code de l'honneur régi par la violence est remplacé par un autre code régi par l'Amour : une surabondance d'Amour, de gloire, de pardon qui vient réparer l'offense. L'honneur du chrétien est de vivre cette surabondance ».*

Voilà une expérience qui offre, pour le croyant, une manière de mettre son sens de l'honneur en conformité avec son cheminement spirituel. Tout dépend de l'idéal vers lequel il est tendu, violence et gloire ou bien Amour.

Dans le cadre de la morale civile, celle qu'on n'enseigne plus à l'école, il est clair que les idéaux d'antan ne font plus recette et qu'il faut trouver pour les jeunes générations des raisons nouvelles de se sacrifier ou de se dépasser. Mon propos n'est pas ici de proposer les nouvelles valeurs sur lesquelles il serait possible de rebâtir une société en crise. Elles naîtront d'elles-mêmes du vide laissé derrière elle par la société matérialiste de consommation.

Et c'est dans ce cadre que le sens de l'honneur m'apparaît plus que jamais souhaitable. Force d'action qui pousse l'être humain à se dépasser dans des actes qui, sous une forme ou sous une autre, exigent toujours du courage jusqu'à



l'abnégation totale, en faveur de réalités et de croyances supérieures, le sens de l'honneur permet de s'arracher au monde et de s'élever au-dessus des contingences de la vie.

Parce qu'il est puissance d'action et refus de ce qui est bas et vulgaire, parce qu'il est avant tout un souci de soi et de l'image idéale qu'on en a, parce qu'il est impérieux dans ses commandements, le sens de l'honneur sera sans doute l'un des ferments qui fera naître la nouvelle morale de nos sociétés démocratiques individualistes.